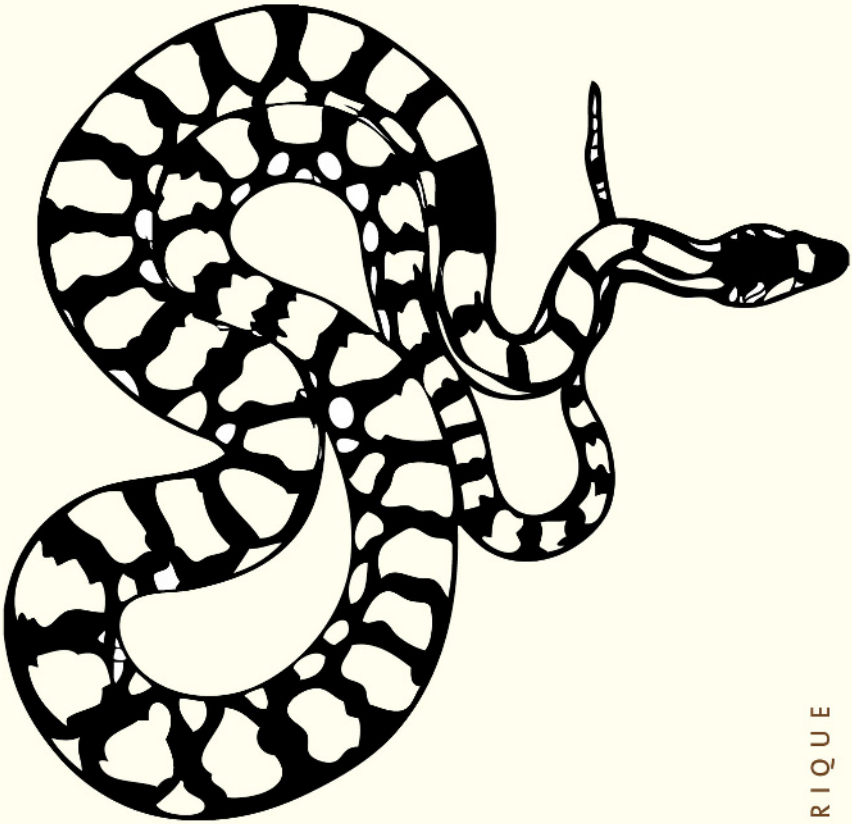
Horacio Quiroga

Anaconda



NUMÉRIQUE

Métailié

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ANACONDA

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Contes d'amour de folie et de mort
Au-delà
Les Exilés
Le Désert

EN COÉDITION AVEC LE SEUIL JEUNESSE

Contes de la forêt vierge
Lettres d'un chasseur
Le Dévoreur d'hommes

Extrait de la publication

HORACIO QUIROGA

ANACONDA

Traduit de l'espagnol (Uruguay)
par Frédéric Chambert

Éditions Métailié
5, rue de Savoie, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2005

Extrait de la publication

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1988
ISBN : 978-2-86424-535-3
ISSN : 1281-5667

Chaque nouvelle de Anaconda est un labyrinthe hallucinant dans lequel l'homme se débat contre la mort et où le lecteur est aux prises avec l'effroi, la surprise et l'humour. Dans la lignée de ceux de Poe et de Maupassant, ces contes nous entraînent dans un univers obsédant où le danger de la forêt tropicale, peuplée de reptiles et d'animaux étranges, domaine des fièvres et de la chaleur asphyxiante, s'unit aux menaces de la folie des ombres et des cauchemars.

Horacio QUIROGA *naît à Salto Oriental en Uruguay en 1878 et se suicide à Buenos Aires en 1937. Il s'installe à San Ignacio en pleine forêt tropicale où il s'essaiera à plusieurs exploitations, dont celle du coton. Fasciné par la forêt, toute son œuvre en porte l'empreinte, celle de la folie et de la violence. Considéré comme le maître de la nouvelle latino-américaine, il est l'égal de Maupassant pour le post-naturalisme et celui de Villiers de l'Isle-Adam pour les inventions cruelles. Le chant de la mélancolie de la mort envahit ses récits, d'une beauté exceptionnelle, où perce la vulnérabilité de l'existence.*

Extrait de la publication

Anaconda

I

Il était dix heures du soir et il faisait une chaleur suffocante. Le temps lourd, sans un souffle, pesait sur la forêt. Le ciel de charbon était de temps à autre déchiré à l'horizon par de sourds éclairs, mais l'orage grondant au sud était encore loin.

Sur un chemin au milieu des spartes blancs, Lancéolée avançait avec la lenteur générique des vipères. C'était une yarara magnifique, d'un mètre cinquante, aux flancs ornés d'une ligne noire bien découpée en dents de scie, écaille par écaille. Elle avançait en s'assurant de la sécurité du sol avec la langue, qui remplace parfaitement les doigts chez les ophidiens.

Elle allait à la chasse. En arrivant à une intersection, elle s'arrêta, se lova sans hâte, remua encore un moment en cherchant sa position et, après avoir ramené sa tête au niveau de ses anneaux, elle y posa la mâchoire inférieure et attendit immobile.

Les minutes s'écoulèrent une à une pendant cinq heures au terme desquelles elle continuait d'attendre, toujours immobile. Mauvaise nuit ! Le jour commençait à poindre et elle allait se retirer quand elle changea d'idée. A l'est, sur le ciel pâle, une ombre immense se découpait.

Je voudrais passer près de la Maison, se dit la yarara. Cela fait dix jours que j'entends du bruit. Il faut ouvrir l'œil.

Et elle se dirigea prudemment vers l'ombre.

La maison à laquelle se référait Lancéolée était un vieux bâtiment de planches blanchies entouré de galeries. Autour s'élevaient deux ou trois hangars. Depuis des temps immémoriaux, le bâtiment était inhabité. Et maintenant on y entendait des bruits insolites, des coups métalliques, des hennissements de chevaux, tout un ensemble de choses qui révélaient à une lieue la présence de l'Homme. Mauvais signe…

Mais il fallait s'en assurer, et Lancéolée en eut la preuve bien plus tôt qu'elle ne l'eût souhaité.

Un bruit très reconnaissable de porte que l'on ferme parvint à ses oreilles. Elle leva la tête, et tout en remarquant qu'une blonde clarté à l'horizon annonçait l'aurore, elle vit une ombre fine, haute et robuste avancer vers elle. Elle entendit aussi le bruit des pas – ces coups pleins, assurés, séparés d'un intervalle énorme qui trahissaient également à une lieue la présence de l'ennemi.

– L'Homme! murmura Lancéolée. Et avec la rapidité de l'éclair, elle se dressa en position de défense.

L'ombre fut sur elle. Un pied énorme tomba à côté d'elle, et la yarara, avec la violence d'une attaque dans laquelle on joue sa vie, lança sa tête contre la chose et la ramena dans la position antérieure.

L'homme s'arrêta. Il avait cru sentir un coup sur ses bottes. Il observa l'herbe autour de lui sans bouger le pied, mais il ne vit rien dans l'obscurité à peine fendue par le vague jour naissant et il continua son chemin.

Mais Lancéolée vit que la Maison commençait à vivre, et c'était bel et bien, cette fois, la vie de l'Homme qui l'animait. La yarara retourna vers son nid, mais elle emporta avec elle la certitude que cet épisode nocturne n'était que le prologue d'un grand drame qui se déroulerait bientôt.

Extrait de la publication

II

Le lendemain, la première préoccupation de Lancéolée fut le danger que l'arrivée de l'homme faisait peser sur la famille tout entière. Homme et Dévastation sont synonymes depuis des temps immémoriaux pour tout le peuple des animaux. Pour les Serpents en particulier, le désastre se traduisait en deux horreurs : la machette qui pénétrait partout, saccageant les entrailles mêmes de la forêt, et le feu qui aussitôt après anéantissait les bois et, avec eux, les nids cachés des serpents.

Il devenait donc urgent de parer à tout cela. Lancéolée attendit la nuit suivante pour se mettre en campagne. Sans grande peine elle trouva deux amies qui lancèrent le cri d'alarme. Quant à elle, elle se rendit jusqu'à minuit dans les endroits les plus indiqués pour faire d'heureuses rencontres, de telle sorte qu'à deux heures du matin le Congrès réunissait, sinon la totalité, au moins une majorité suffisante d'espèces pour décider de ce que l'on ferait.

A la base d'un mur de pierres vives de cinq mètres de haut et, bien sûr, en pleine forêt, se trouvait une caverne dissimulée par des fougères qui en obstruaient presque l'entrée. Elle servait depuis longtemps déjà de tanière à Terrifique, serpent à sonnettes, sage entre les sages et dont la queue n'arborait pas moins de trente sonnettes. Terrifique ne dépassait pas un mètre de long, mais était en revanche plus large qu'une bouteille. Spécimen magnifique, couvert de losanges jaunes, vigoureux, persévérant, capable de rester sept heures sur place face à l'ennemi, rapide à sortir ses crochets à canaux internes qui sont, comme on le sait, sinon les plus grands, au moins les plus admirablement constitués parmi les serpents venimeux.

Ce fut donc là que, devant l'imminence du danger, sous la présidence du serpent à sonnettes, le Congrès des Venimeuses

se réunit. Outre Lancéolée et Terrifique, toutes les yararas du pays étaient là : la petite Coatiarita, benjamine de la Famille, avec sa ligne rouge bien en vue sur les flancs et sa tête particulièrement effilée. Il y avait là, négligemment allongée comme s'il ne s'agissait nullement de faire admirer les courbes blanches et café sur de longues bandes saumon de son dos, la svelte Neuweid, modèle de beauté qui conservait le nom du naturaliste qui avait déterminé son espèce. Il y avait Croisée – qu'on appelle dans le Sud serpent de la croix – puissante et audacieuse rivale de Neuweid quant à la beauté du dessin. Il y avait Atroce, au nom assez fatidique ; et enfin Urutu Doré, la yararacusu, dissimulant discrètement au fond de la caverne ses cent soixante centimètres de velours noir rayé d'obliques bandes d'or.

Il convient de remarquer que les espèces du genre formidable des Lachesis, ou yararas, auquel appartenaient tous les membres du Congrès sauf Terrifique, entretiennent les unes avec les autres une vieille rivalité pour la beauté de leur dessin et de leurs couleurs. Peu d'êtres en effet sont aussi bien dotés par la nature.

Selon les lois des serpents, une espèce peu abondante et sans domination réelle sur le pays ne peut présider les assemblées de l'Empire. C'est pourquoi Urutu Doré, magnifique animal de mort, mais qui appartient à une espèce peu répandue, ne prétendait pas à cet honneur, le cédant de bon gré au serpent à sonnettes, plus faible, mais qui abonde miraculeusement dans le pays.

Le Congrès réunissait donc une majorité, et Terrifique ouvrit la séance.

– Camarades ! dit-elle. Nous sommes toutes informées par Lancéolée de la présence funeste de l'Homme. Je crois me faire ici l'interprète de notre désir commun de sauver notre Empire de l'invasion ennemie. Un seul moyen s'offre à nous, car l'expérience a prouvé que l'on ne résout rien en

Extrait de la publication

abandonnant le terrain. Ce moyen, vous le savez bien, c'est la guerre contre l'Homme, sans trêve ni merci, à laquelle dès cette nuit chaque espèce participera selon ses vertus. Je suis fière en cette circonstance d'oublier le nom que l'Homme m'a donné : je ne suis plus désormais un serpent à sonnettes, je suis une yarara, comme vous-mêmes. Les yararas qui ont la Mort pour noir étendard. Nous sommes la Mort, camarades ! Et maintenant, que l'on propose un plan de bataille.

Personne n'ignore, au moins dans l'Empire des Serpents, que Terrifique a l'intelligence exactement aussi courte qu'elle a les crochets longs. Elle le sait aussi et, bien qu'elle soit en conséquence incapable de concevoir le moindre plan, l'expérience d'un long règne l'a dotée du tact suffisant pour savoir se taire.

Alors Croisée, en s'étirant, dit :

– Je suis de l'avis de Terrifique et je considère que tant que nous n'avons pas de plan nous ne pouvons ni ne devons rien faire. Ce que je déplore, c'est l'absence dans ce Congrès de nos cousines sans venin : les Couleuvres.

Il y eut un long silence. Évidemment, la proposition n'enchantait pas les vipères. Croisée eut un vague sourire et poursuivit :

– Je regrette ce qui se passe, mais je voudrais seulement vous rappeler ceci : si à nous toutes nous prétendions vaincre une couleuvre, nous n'y parviendrions pas. Je n'ai rien à ajouter.

– Pour ce qui est de leur résistance au venin, objecta paresseusement Urutu Doré du fond de l'antre, je pourrais toute seule me charger de vous détromper…

– Il ne s'agit pas de venin, répliqua dédaigneusement Croisée. Moi aussi j'en serais capable… ajouta-t-elle en lançant un regard oblique à la yararacusu. Il s'agit de leur force, de leur agilité, de leur nervosité, appelez ça comme bon vous semble. Qualités de lutteuses que personne ne

contestera à nos cousines. Je maintiens que dans une campagne comme celle que nous voulons engager, les couleuvres nous seront d'une grande utilité, et même d'une impérieuse nécessité.

Mais la proposition continuait à déranger.

– Pourquoi les couleuvres ? s'exclama Atroce. Elles sont méprisables.

– Elles ont des yeux de poisson, ajouta la présomptueuse Coatiarita.

– Elles me répugnent, protesta dédaigneusement Lancéolée.

– Peut-être même te font-elles autre chose… murmura Croisée en la regardant de travers.

– A moi ? siffla Lancéolée en se dressant. Je te préviens que tu te fais mal voir en prenant ici la défense de ces vers coureurs !

– Si les Chasseuses t'entendaient… remarqua Croisée avec ironie.

Mais en entendant ce nom de Chasseuses, l'assemblée tout entière s'agita.

– Il n'y a pas de raison de leur donner ce nom ! cria-t-on. Ce sont des couleuvres et rien de plus !

– Elles-mêmes se dénomment Chasseuses, répliqua sèchement Croisée, et nous sommes en Congrès.

Depuis des temps immémoriaux – encore et toujours –, la rivalité personnelle qui oppose les deux yararas est célèbre : Lancéolée, fille du Nord, et Croisée, originaire du Sud. Question de coquetterie et de beauté – selon les couleuvres.

– Allons ! Allons ! intervint Terrifique. Que Croisée explique pourquoi elle réclame l'aide des couleuvres, alors qu'elles ne représentent pas, comme nous, la Mort.

– Pour cette raison, précisément ! répliqua Croisée qui avait retrouvé son calme. Il est indispensable de savoir ce que fait l'homme dans la maison et pour cela on doit aller là-bas, dans la maison justement. Or ce n'est pas chose facile, car si

Extrait de la publication

nous avons la Mort pour étendard, celui de l'homme aussi c'est la Mort, et il est plus prompt que nous à la donner. Les couleuvres sont infiniment plus agiles que nous. N'importe qui d'entre nous pourrait y aller et voir ce qui se passe. Mais qui en reviendrait ? Nul ne vaut la Ñacanina pour cela. Ce genre d'expédition, c'est pour elle une routine quotidienne, et elle pourrait en grimpant sur le toit tout voir et tout entendre, et revenir nous informer avant qu'il fasse jour.

La proposition était si sage que, cette fois-ci, l'assemblée tout entière acquiesça, mais non sans répugnance.

– Qui va la chercher ? demandèrent plusieurs voix.

Croisée décrocha sa queue d'une branche et glissa dehors.

– J'y vais, dit-elle, je reviens tout de suite.

– C'est ça ! lui jeta Lancéolée. Toi qui la défends tu la trouveras tout de suite.

Croisée eut encore le temps de retourner la tête vers elle et lui tira la langue – défi à long terme.

III

Croisée trouva la Ñacanina en train de grimper à un arbre.

– Eh, Ñacanina ! appela-t-elle avec un léger sifflement.

La Ñacanina entendit son nom, mais s'abstint prudemment de répondre jusqu'à un nouvel appel.

– Ñacanina ! répéta Croisée, haussant son sifflement d'un demi-ton.

– Qui me demande ? répondit la couleuvre.

– C'est moi, Croisée !

– Ah, la cousine !… Et quel bon vent t'amène, cousine adorée ?

– Ça n'est pas le moment de plaisanter, Ñacanina… Tu sais ce qui se passe dans la Maison ?

Extrait de la publication

– Oui, l'Homme est arrivé… Et après ?

– Et tu sais que nous avons réuni le Congrès ?

– Ah, non, ça je ne le savais pas ! répondit Ñacanina en glissant la tête en bas le long de l'arbre avec autant d'assurance que si elle avançait sur un plan horizontal. Il doit donc se passer quelque chose de grave… Qu'est-ce qui se passe ?

– Pour l'instant, rien ; mais nous avons réuni le Congrès justement pour éviter qu'il arrive quelque chose. En deux mots, on sait qu'il y a plusieurs hommes dans la Maison, et qu'ils vont s'installer définitivement. C'est la Mort pour nous.

– Mais je croyais justement que la Mort c'était vous… Vous ne vous lassez pas de le répéter ! murmura la couleuvre avec ironie.

– Laisse tomber ! Nous avons besoin de toi, Ñacanina.

– A quel titre ? Moi, je n'ai rien à voir là-dedans !

– Sait-on jamais ? Malheureusement pour toi, tu nous ressembles, à nous les Venimeuses. En défendant nos intérêts, tu défends les tiens.

– Je comprends ! répondit Ñacanina après avoir pesé un instant la somme des contingences malheureuses qui résultaient pour elle de cette ressemblance.

– Bon : on peut compter sur toi ?

– Que dois-je faire ?

– Peu de chose. Aller sur-le-champ à la Maison et, une fois là-bas, t'arranger pour voir et entendre tout ce qui se passe.

– Ça n'est pas grand-chose, en effet ! répondit négligemment Ñacanina en frottant sa tête contre le tronc. Mais l'ennui, ajouta-t-elle, c'est que là-haut j'ai un dîner assuré… Une poule sauvage qui s'est mis dans la tête avant-hier de faire son nid ici.

– Peut-être là-bas trouveras-tu quelque chose à manger, lui dit gentiment Croisée pour la consoler. Sa cousine la regarda de travers.

Extrait de la publication

– Bon, en marche, reprit la yarara. Passons d'abord au Congrès.

– Ah, non ! protesta la Ñacanina. Ça non ! Je vous rends ce service et on s'en tient là ! J'irai au Congrès à mon retour… si je reviens. Mais voir avant l'heure la peau rugueuse de Terrifique, les yeux de fier-à-bras de Lancéolée et la face stupide de Coraline, ça non !

– Coraline n'est pas là.

– Peu importe, avec les autres c'est bien assez !

– C'est bon, c'est bon, répondit Croisée qui ne voulait pas insister. Mais si tu ne ralentis pas l'allure, je ne pourrai pas suivre.

En effet, même à toute vitesse, la yarara ne pouvait suivre la course – presque lente pourtant pour l'intéressée – de la Ñacanina.

– Ne me suis pas, tu es tout près des autres maintenant, répondit la couleuvre. Et elle s'élança à toute allure, laissant en une seconde loin derrière elle sa cousine Venimeuse.

IV

Un quart d'heure plus tard la Chasseuse arrivait à son but. On veillait encore dans la Maison. Par les portes grandes ouvertes sortaient des jets de lumière, et la Ñacanina put voir de loin quatre hommes assis autour d'une table. Pour arriver en toute impunité, il ne lui restait plus qu'à éviter une problématique rencontre avec un chien. Y en avait-il ? Ñacanina le craignait. C'est pourquoi elle s'avança en glissant très précautionneusement, surtout en arrivant à l'entrée de la galerie.

Une fois à l'intérieur, elle observa tout avec attention. Pas le moindre chien devant elle, ni à droite, ni à gauche. Là-bas seulement, dans le couloir de l'autre côté, la couleuvre

Extrait de la publication

pouvait apercevoir entre les jambes des hommes un chien noir qui dormait couché sur le flanc.

La place, donc, était libre. Comme de là où elle se trouvait elle pouvait entendre mais pas voir tout le groupe d'hommes qui parlaient, la couleuvre, après un rapide coup d'œil en haut, vit ce qu'elle cherchait. Elle grimpa le long d'un escalier appuyé au mur sous la galerie et s'installa dans un espace ouvert entre le mur et le toit, allongée sur une poutre. Mais malgré toutes les précautions prises en glissant, un vieux clou tomba sur le sol et un homme leva les yeux. Tout est perdu ! se dit Ñacanina en retenant son souffle.

Un autre homme leva les yeux.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

– Rien, répondit l'autre, j'avais cru apercevoir quelque chose de noir, là-haut.

– Une souris.

– L'Homme s'est trompé, murmura pour elle-même la couleuvre.

– Ou une ñacanina.

– L'autre Homme a deviné, murmura encore l'intéressée en se préparant au combat.

Mais les hommes baissèrent les yeux à nouveau, et la Ñacanina put tout voir et tout entendre pendant une demi-heure.

V

La Maison, objet des préoccupations de la forêt, avait été transformée en un établissement scientifique de la plus haute importance. L'abondance particulière des serpents dans ce coin du territoire étant connue depuis longtemps, le Gouvernement National avait décidé d'y créer un Institut de Sérothérapie Ophidienne, où l'on préparerait du sérum

Extrait de la publication

contre le venin. La richesse en vipères avait été un élément décisif, car personne n'ignore que le principal obstacle à une préparation efficace du sérum est le manque de serpents desquels extraire le venin.

Le nouvel Institut était presque en état de fonctionner, car il était doté de deux animaux, un chien et une mule, en voie de complète immunisation. On avait déjà organisé le laboratoire et le vivarium qui promettait de s'enrichir encore avec une étonnante rapidité, bien que l'Institut l'eût déjà pourvu d'un grand nombre de serpents venimeux, ceux-là mêmes qui servaient à l'immunisation des animaux mentionnés. Mais si l'on se rappelle qu'un cheval, au dernier stade de son immunisation, réclame six grammes de venin par injection (quantité suffisante pour tuer deux cent cinquante chevaux), on comprendra qu'un tel Institut ait besoin de disposer d'un nombre considérable de serpents.

Les difficultés d'une installation en pleine forêt tenaient, en ces premiers jours, le personnel de l'Institut éveillé jusqu'à minuit à faire des plans pour le laboratoire et autres choses.

– Et les chevaux, comment vont-ils aujourd'hui ? demanda un homme avec des lunettes noires, qui semblait être le directeur de l'Institut.

– Ils sont à plat, répondit un autre. Si l'on ne fait pas une bonne récolte dans les jours qui viennent…

La Ñacanina, immobile sur la poutre, les yeux et les oreilles bien ouverts, commençait à se tranquilliser.

– Il me semble, se dit-elle, que les cousines venimeuses se sont un peu affolées. Il n'y a pas grand-chose à craindre de ces hommes.

Et en tendant encore davantage la tête, si bien que son nez dépassait maintenant du bord de la poutre, elle observa avec une attention accrue.

Mais un contretemps en évoque toujours un autre.

Extrait de la publication

– Aujourd'hui, ç'a été un mauvais jour, ajouta l'un des hommes. On a cassé cinq tubes.

La Ñacanina se sentait toujours plus encline à la compassion.

– Pauvres gens, murmura-t-elle. Ils ont cassé cinq éprouvettes…

Elle s'apprêtait à quitter sa cachette pour aller explorer cette innocente maison quand elle entendit :

– En revanche, les serpents sont magnifiques… Le pays a l'air de leur réussir.

– Quoi ? La couleuvre sursauta en jouant prestement avec sa langue. Que dit ce type en habit blanc ?

Mais l'homme continuait :

– Pour eux, vraiment, je crois que c'est l'endroit idéal… Et l'on en a un besoin urgent, et les chevaux comme nous.

– Heureusement, on va pouvoir faire une belle chasse de serpents dans ce pays. Aucun doute là-dessus, c'est le pays des vipères.

– Hum… hum… hum… murmura Ñacanina en se lovant sur la poutre autant qu'il lui était possible. Les choses prennent un autre tour… Mieux vaut rester encore un peu en compagnie de ces braves gens… On apprend des choses curieuses.

Elle apprit tant de choses curieuses qu'après une demi-heure, quand elle voulut s'en aller, l'excès de connaissances acquises lui fit faire un faux mouvement, et elle laissa choir le tiers de son corps qui alla frapper contre le mur. Comme elle était tombée la tête la première, elle la redressa en un éclair vers la table et fit vibrer sa langue.

La Ñacanina, qui peut atteindre trois mètres de long est courageuse, le plus courageux, sans aucun doute, de nos serpents. Elle sait se défendre de l'homme, qui est tellement plus grand qu'elle, et elle fait toujours face. Comme son propre courage lui fait croire qu'on la craint, la nôtre fut

le à Blue Bird. Ce que ça rapportera ? Je ne sais pas ; mais ce sera suffisant pour une ballade à Buenos Aires avec Dolly, à condition que vous nous la rameniez pour la saison prochaine. O'Mara vous tuerait.

– Qui ?

– Le directeur. Maintenant laissez-moi prendre mon bain. Vous vous mariez quand ?

– Tout de suite.

– C'est bien. A bientôt.

Et tandis que je sortais il me lança :

– Vous retournez la voir ? Dites-lui de me garder le numéro de votre illustration. C'est un bon document.

Mais tout cela est un rêve. Point par point, tel que je viens de le raconter, je l'ai rêvé… Il ne m'a laissé, pour le restant de mes jours, qu'une profonde émotion, et le pauvre palliatif d'envoyer mon récit à Dolly – ce que je vais faire tout de suite –, avec cette dédicace :

"A madame Dorothy Phillips, en la priant de pardonner les impertinences de ce rêve, si doux pour son auteur."

Extrait de la publication

Extrait de la publication